

REPONSE à LA LYSIMAQUE POUR DIMENSIONS DE LA PSYCHANALYSE

J'ai hésité à répondre à la proposition de René Lew, faite suite à une remarque de Michel Elias, de constituer des cartels sur le passage de la théorie (comme contenu), à la pratique (comme acte), pour que la théorie ne reste pas qu'au ciel des idées. D'abord parce que je n'en ai pas le temps pour l'instant, mais surtout car sa formulation ne me convient pas, malgré mon propre souhait de parler de la clinique dans son articulation à la théorie. La réponse de Frédéric Dahan à la proposition de René infléchit aussi ma réponse.

J'ai essayé de parler de clinique avec René, pendant plus d'un an, mais j'ai été confronté à ce que rien des éléments constituant mes interrogations ne trouvait de réponse, n'en était repris, à part qu'il ne fallait pas penser comme je pensais mais suivant le fil de sa théorisation, qu'il exposait alors dans sa systématisation. Je favorise cette réponse en me reconnaissant officiellement lewien, mais elle ne me semble ne pas s'appliquer qu'à moi. Je trouve ce qu'il dit et écrit important, mouvement éclairant qui pourrait s'appeler un progrès, là où pour ne pas s'embourber dans une fossilisation des concepts, il faut avancer. Sauf que la clinique, en acte, pour moi, n'est pas dans ce rapport au savoir.

Attention: Quand je dis cela, je pense que la théorisation de René est sa façon de se débrouiller de la clinique, psychanalytiquement, mais c'est la sienne, même si les vertus théoriques de ce qu'il produit concernent d'autres dont je suis.

Mon option est autre, formulation de schématisation et institution de comment en parler. Elle s'appuie sur ma docte ignorance et ma curiosité qui me font envisager tout nouveau sujet comme porteur d'une langue partiellement singulière car infiltrée de la langue, liée à un objet singulier malgré le nombre limité des présentations imaginaires. J'écoute, j'entends, je comprends ce que je comprends en me taisant la plupart du temps, et j'interviens quand quelque chose de nouveau surgit qui nécessite ma parole pour ne pas se refermer, risquer de disparaître sans être entendu, s'il me semble nécessaire de le faire pour que soit entendue la structure divisée du sujet de la parole et la solution qui résulte de l'assomption des contenus générés par cette division. Avec toujours l'indécision structurelle de ce qui ne peut être certain puisqu'on ne lui a pas laissé l'occasion d'exister et de contredire ce qu'on a anticipé, laissant la place à une faute pratique dont l'hypothèse sera le moteur de ma réflexion, même si la fausseté éventuelle de mes idées me semble sans grande importance face à ce qu'elle produit.

Et encore, une fois cela écrit, je suis prêt à changer d'avis lorsque je suis en position de psychanalyste, si quelque chose me semble clocher dans ce qui résulterait de ces formulations, mises au principe de mes actes.

Je m'en tiens à ça d'autant plus que je ne pense pas que Freud et Lacan aient été en pratique meilleurs psychanalystes alors que leurs théories progressaient, disant plus justement les impasses devant lesquelles ils se trouvaient, nommant plus justement le réel auquel ils participaient par leur théorisation de leur pratique.

Car la théorie est nécessaire mais a ce défaut de poser à la place des sujets réels des mots qui deviennent les sujets des phrases à leur place. Et ces mots peuvent devenir des idéalités propices à leur idéalisation, éloignant de l'horreur du monde. Cela pouvait ne pas se voir tant qu'assez de psychologie en donnait une image humaine, c'est plus visible quand «le vide» ou «la récursivité» les remplacent, forcément dès qu'il s'agit de trouver le

moteur de ce qui se passe mais pourrait changer. Seule la dimension de l'acte justifie ce remplacement car il n'est justement pas au ciel des idées.

Mon schéma est celui d'un vide dans la compréhension, constitué par ce qui fait trou dans ce que je comprends spontanément, apparaissant sur le mode de la surprise, du désir et de l'incertitude du lieu d'où ça vient, mais à partir de l'appréciation du poids structurel pour un sujet particulier de ce qui se formule, dans le moment particulier où il s'adresse à moi. Ce schéma trouvera par la suite sa rationalité, justifiée ou pas, variablement, par les paroles ou les actes qui suivront.

Ce n'est pas le schéma d'une théorie qui se confirme par la clinique même si la clinique n'est psychanalytique que grâce à la théorie, et je prends au contraire un appui dialectique sur ce que je ne sais pas, sur ce que je n'ai pas encore élaboré, pour être étonné de ce qui devient incontournable, pour peu que j'accepte que mon objet n'est pas celui de l'autre. Malgré un schématisme qui se confirme dans bien des cas, la place de l'exclu est centrale pour découvrir ce qui le borde, dont celui que j'écoute détient le texte.

Je précise aussi que je me méfie des effets de la nécessité sociale de sauver la face en ne revenant pas sur ses formulations ou en ayant toujours une réponse. Cela oblige à mettre sous le tapis ce qui semble ne pas coller avec ce qu'on a dit, cela renforce la propension inéliminable à produire les mêmes effets par les mêmes pratiques, et il faut un désir singulier pour y échapper.

Je préfère spontanément le récit pour rendre compte de ces moments qui font mes repères structuraux, même s'ils n'apparaissent que dans des théories, naïves au départ même si ma cure les a profondément remaniées, où ils font pour moi événements, car cela écrit l'espace vide des théorisations jamais satisfaisantes, et vers lesquelles mon désir ne me dirige pas en priorité, quoique je sente la nécessité d'en avoir et le devoir d'y répondre. Freud disait «la métapsychologie, ma sorcière», cette femme lui convenait.

La différence avec la position de René concerne le rapport à la référence et au Réel, et le dédoublement structurel où ils se posent, tels que la psychanalyse le démontre. Le Réel n'est pour moi pas que le produit du symbolique, même si seul le symbolique permet d'y accéder en le modifiant.

La question de l'acte en est le coeur, mais de quel acte parlons-nous?

Le langage se présente pour quasi tout le monde comme une représentation du monde auquel il se référerait, le signe voulant représenter le réel, alors que la parole confronte à la dimension du sujet qui en infiltre toute formulation. Et si ce sujet se révèle dans une cure autre que sa dimension moïque polarisant la conscience, mais fondé sur le signifiant, dans un renvoi du signifiant à lui-même dont il ne sort pas, je n'en garde pas moins le souci de ce que ma pratique ne se limite pas à ceux ayant un transfert assez fort sur leur psychanalyse et leur psychanalyste pour arriver à l'appréhension de la structure qui les motive.

La psychanalyse est la possibilité de plus qu'en arriver aux conclusions auxquelles conduit une longue cure. Elle génère des possibles dès qu'un sujet se risque à parler à un psychanalyste, mettant en péril ce qu'il défend sur le monde et lui-même. J'y trouve un intérêt qui suppose de reconnaître ce que chacun pense, dans sa fausseté efficace, avec tout son poids d'ontologie et de psychologie.

Car ce que je dis est déjà l'occasion d'un reproche lewien: tu ontologises le sujet, ou tu le psychologises.

Mais je ne condamne pas l'ontologie car elle est la manifestation la plus courante de toute parole spontanée, jouant et jouée par la structure du langage. Tout le monde en fait, au moins dans l'aire où le verbe être existe, même si ceux qui veulent faire un acte psychanalytique ne s'en contentent pas.

C'est comme la prose et la rime. Tout le monde fait de la prose, ce n'est pas un problème, même si faire des vers est un acte créateur marquant quelque chose de nouveau dans un monde où presque tous semblent se contenter de la prose.

Pour la psychologie, elle est nécessaire pour atteindre la dimension de l'inconscient, même si elle est fautive. Les lacaniens qui voudraient y échapper peuvent aller vérifier dans le séminaire sur l'éthique de Lacan qu'il l'a dit, à propos de la Chose.

Ce qui nous renvoie à la question de la référence.

Les mots d'un sujet parlent-ils de ce qu'il veut nommer, ou renvoient-ils à autre chose, un ailleurs toujours présent mais pas cernable sans une pratique pour l'appréhender?

Les deux bien sûr, et ce n'est pas parce que la nouveauté de la psychanalyse est cet autre, cet ailleurs exclu qui a été théorisé diversement, de plus en plus loin des modes de pensée intuitifs, sans Dieu pour le boucher, que le premier versant n'a pas son importance pour ceux qui viennent consulter un psyquelque chose, même un psychanalyste.

Cette ambivalence de la référence se retrouve dans l'acte. Est-il la suite ou le décrochement de ce qui a été dit ou pensé avant? Y retrouve-t-on ce qui a permis qu'il existe? Le sophisme du temps logique montre comment un acte inclut le sujet du temps pour comprendre tout en fomentant un nouveau sujet qui y échappe. Il montre aussi le composite de ses motivations, entre souci d'être celui qui sort et évidence interne au raisonnement que si on n'agit pas, on ne pourra plus savoir. L'acte psychanalytique pose la même structure de base, le même dédoublement, sans que soit logiquement déductible pour tous ce qui l'a motivé.

Nous parlons de l'acte comme si Freud y était intéressé comme Lacan.

Pourtant Freud n'en a pas fait un concept, même si la question de l'agir et de la verleugnung justifient les raisons freudiennes de suivre Lacan. Pour Freud c'est «inconscient» qui centre l'acte du psychanalyste, nommé «interprétation». Être convaincu de l'existence de l'inconscient faisait le psychanalyste. Et s'il a rencontré le succès, c'est que devait en sortir un sujet ayant plus de plaisir à vivre, plus joyeux.

Cet horizon d'optimisme a été contredit, l'analyse des résistances a de plus en plus remplacé l'interprétation, et Lacan y voyait une régression. Il a théorisé l'acte, et travailler ce concept dans son oeuvre et sa vie peut se résumer par la question, conséquente à sa théorisation «j'acte l'acte quand?».

Cela l'a conduit à se centrer de plus en plus sur la passe, qui permet d'occuper éventuellement la position de psychanalyste, tout en maintenant l'affirmation de la portée politique de la psychanalyse, après avoir longuement interrogé où cet acte se trouvait.

Mais l'écart entre les pratiques psychanalytiques, qui se produisent dans un nombre très varié de contextes, et les cures aboutissant à la passe s'est creusé. L'acte devient la réponse des psychanalystes à la singularité du chaque sujet, effaçant le contexte qui le borde, le discours, les particularités subjectives et les convictions des psychanalysants ou psychanalysés en premier.

Je réintroduis pour l'instant ce terme ancien de psychanalysé à défaut d'un meilleur, car «psychanalysant» suppose une assomption de la démarche que n'ont pas tous ceux qui font un certain parcours bénéfique, thérapeutique, grâce à la psychanalyse sans en avoir de demande particulière. Ils sont sujets et les interventions du psyquelque chose psychanalyste les confrontent à cette dimension au delà de leurs préoccupations

moïques, mais cette différence de points de vue, effacée par la théorisation de la structure du sujet et de l'acte qui tend à la modifier, a son poids de réel.

Ne pas en tenir compte est dit dans la théorisation par l'identification de la bande de Moebius à sa coupure, alors que la première nécessite deux «tours» vus de l'extérieur pour en faire le chemin quand la deuxième n'en a besoin que d'un, et qu'une bande n'est pas vraiment une coupure. Probablement l'identification du point hors ligne et de la ligne sans point fait la même chose. C'est aussi équivalent au moment où le sujet dans le temps logique s'identifie au sujet réciproque, effaçant ainsi la différence entre eux, différence qui se retrouve ensuite dans la pensée que les autres pourraient aller plus vite et se retrouver le seul élu à sortir de la prison, et dans l'expérience réelle sous la forme nommée par Lacan «impureté psychologique».

Le hors point de vue est nécessaire mais tous n'ont pas forcément le même, lorsque l'objet de pensée est une situation humaine, plus complexe que les objets topologiques nous servant à les penser.

La clinique présentée par cas existe grâce à Freud. Elle ne dit pas le tout de la psychanalyse, mais rien ne le fait. Les deux voies, conceptualisation et clinique, sont nécessaires, et aucune n'a de primauté absolue: au moment d'en faire, ce qui prime est ce dont on parle, même si l'autre est entrevue.

Comme Lacan le signale, la théorie sans le complexe d'oedipe, psychologie préconsciente et inconsciente si souvent vérifiable grâce à Freud, ne serait qu'un délire à la Schreber.

Conclusion personnelle

A la suite de mes tentatives infructueuses de parler clinique à Dimensions de la psychanalyse, et après avoir trouvé d'autres lieux pour le faire, j'avais pour projet d'y proposer lorsque j'en aurai le temps la constitution d'un dispositif pour le faire, cartel ou autre, pas en vue de prouver ses théorisations mais plutôt sur le principe de partir de ses interrogations formulables. Sans savoir si ce que j'ai commencé ailleurs cette année le remettait à Septembre 2014 ou 2015.

J'en maintiens l'idée, dont je n'aurais parlé qu'en son temps si la proposition de René ne me poussait pas à cette clarification. Mon projet est compossible avec la proposition de René, si chacun peut aborder la clinique de là où elle lui pose question, et suscite éventuellement démonstration.

Le thème des conférences de Dimensions de la psychanalyse cette année pourrait aussi le permettre.